

CRITIQUE-FILM

«Les maudits sauvages»: l'histoire ancienne servie à la moderne!

Au générique du dernier film de Jean-Pierre Lefebvre, l'inscription dit que «Les maudits sauvages» est un film presque historique.

Pas complètement historique parce que c'est un pastiche de l'histoire du Canada tel qu'on nous l'a enseignée et non telle qu'elle a vraiment été.

Pas complètement historique parce que si l'action est située trois cents ans auparavant, elle rebondit aussi au temps présent.

On retrouve dans le film de Lefebvre les clichés que l'école nous a enseignés sur l'histoire: l'Indien, le maudit sauvage; l'alcoolisme; le langage infantile des conversations entre Blancs et Indiens, etc... le tout porté au ridicule.

Les interactions entre le passé et le présent permettent aux personnages d'agir de sorte à provoquer le rire: les Indiens boivent leur bière en cannette, fument la cigarette (le calumet de paix des Blancs), écoutent la radio; regardent les politiciens à la télévision (Jean Talon à l'époque) et traversent des champs où les arbres se sont métamorphosés en pylônes électriques.

Elles servent aussi de prétexte à laisser sous-entendre sérieusement que tout n'a peut-être pas autant changé qu'on le croit depuis trois cents ans dans le pays de la Nouvelle-France.

«Les «flashes» de Lefebvre»

L'intrigue comme telle n'a pas grande consistance. Elle sert surtout l'humour. Thomas Hébert est un trappeur qui échange eau-de-vie contre fourrures. Il est marié à Jeanne-Mance... Hébert et ramène au domicile conjugal sa concubine, Katerine Tékacouita. Celle-ci se fait violer par un colporteur, Historien, qui vend des manuels d'histoire. Jeanne-Mance est croyante et trouve réconfort auprès d'un curé à la vocation de martyr, l'abbé Pierre Frelatté. Elle travaille enfin dans un hôpital avant de retourner en France.

De toute façon, l'intrigue sert les prétextes de Lefebvre. Chaque séquence est une idée exploitée. Le film est fait de séquences ajoutées les unes aux autres.

Les comédiens

Une des qualités du film de Lefebvre est l'interprétation. Guy Dufresne, le personnage principal, arrive à être dur comme il le faut, tendre aus-

si comme on attend qu'il le soit à certains moments. Luc Granger donne à l'abbé Pierre Frelatté des gestes, des regards, des attitudes, des tons de voix à la limite du ridicule, comme si se personnaifiaient sur écran tous les curés martyres et remplis d'abnégation de la petite histoire. Jeanne-Mance Hébert doit à Nicole Filion tout le caractère de la femme froide et décidée. Rachel Cailhier est la «belle sauvage» silencieuse qui parle avec ses grands yeux.

Le film de Lefebvre doit beaucoup au jeu des comédiens. «Les maudits sauvages» ne permettra plus aux spectateurs de dire qu'un des défauts du cinéma québécois est l'interprétation qui au mieux n'a toujours été que moyenne.

La lecture du film

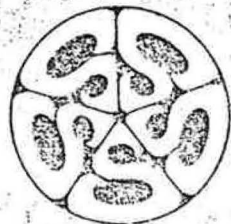
Les films de Jean-Pierre Lefebvre sont généralement de lecture difficile. «Les maudits sauvages» l'est moins.

Il traîne en longueurs, par contre, et les images manquent de mobilité. La caméra est trop fixe et reste souvent sur le même plan pendant d'interminables minutes. Une conversation se fait à sens unique dans un film de Lefebvre. Il montre celui qui parle sans permettre au spectateur de voir la réaction de ceux qui écoutent.

Mais qu'on soit d'accord ou pas avec la démarche cinématographique de Lefebvre, qu'elle ait ses faiblesses, il n'en reste pas moins que son cinéma est intelligent, qualité qui se fait rare par les temps qui courent dans les produits québécois!



L'abbé Pierre Frelatté (Luc Granger)



Guy Dufresne et la «belle sauvage», Rachel Cailhier.

